

## TOUT DÉPEND DU POINT DE VUE



Lui. — Les affaires sont mauvaises, cette année, ma chère. Il va falloir économiser.

Elle. — Je ferai ma part, Georges. Je vais faire moi-même mes robes, mes chapeaux, tes...

Lui. — Tu es un trésor.

Elle. — ... tes chemises, tes cols, faux cols, tes...

Lui. — Tu sais, je n'ai pas voulu dire qu'il fallait se priver tant que cela.

## PATRIOTISME

I

C'était en 180... Le concert venait de commencer. L'orchestre hongrois attaquait les premières mesures d'une "czardas," danse si populaire dans leur pays.

Les sons étranges, farouches des instruments, résonnaient dans les profondeurs du musée Grévin avec des vibrations sauvages qui s'éteignaient frissonnantes, comme hors d'haleine.

Les habits rouges des musiciens se démenaient, emportés par ce flot d'harmonie et sur ces figures basanées, caractéristiques, se lisait un souffle d'art, un élan patriotique qui envolaient bien loin sur les ailes du souvenir toutes les âmes d'hommes à peine domptés.

Tout près d'eux, à une table de café, étaient assises deux dames qui les écoutaient, la plus jeune surtout, — religieusement, — perdue dans une rêverie sentimentale, les yeux fixés sur un jeune violoniste dont la tête fière se détachait au-dessus des autres avec ses longs cheveux noirs bouclés, ses yeux étincelants et son air inspiré.

Ses camarades l'appelaient Léonard.

Depuis quelque temps, ces dames visitaient fort souvent le musée Grévin et semblaient éprouver un grand plaisir à écouter la musique hongroise. Elles causaient peu ; la mère, triste et pensive ; la fille absorbée dans l'admiration que lui causait toujours la vue du musicien.

A la fin, attiré par la persistance magnétique de ce clair regard, le jeune homme avait regardé celle qui s'imposait ainsi à son attention.

C'était une jeune fille d'une vingtaine d'années, d'une beauté ravissante. Des yeux bruns très grands, comme brûlés par l'intensité de vie du cœur, dans un visage pâle, aux traits réguliers de statue.

De lourdes nattes de cheveux couleurs cuivre la casquaient, comme d'un flambioient de soleil. Un chapeau d'Artagnan en feutre gris, dont les longues plumes noires ondulaient gracieusement, ombrageait son front méditatif et donnait plus d'éclat à sa chevelure rutilante.

Sa main droite dégantée, d'une blancheur de cire, jouait machinalement avec un gant mousquetaire en Suède gris perle.

Tout en elle était d'une élégance rallinée, d'une suprême distinction, avec quelque chose d'inquietant, de maladif et de fiévreux.

L'autre dame, belle aussi, mais d'une beauté de femme mûre, offrait dans ses traits distinctifs une grande ressemblance avec sa fille. Sa mise était

riche, de coupe moderne des meilleurs faiseurs et s'harmonisait parfaitement avec son âge.

Les morceaux de musique se succédaient et les deux dames étaient encore à leur table devant les grogs qu'elles s'étaient fait servir.

De temps en temps, la jeune fille trempait ses belles lèvres dans la liqueur dorée, s'essuyait avec son mouchoir de batiste et reprenait sa position.

Le musée s'emplissait de monde. L'heure du dîner était passée et la foule renouvelée venait admirer les merveilles de ce temple d'art. On entendait les exclamations, les rires des visiteurs, lorsqu'ils avaient pris les personnages en cire pour des êtres en chair et en os.

Les visions de Jeanne d'Arc, l'escadre française à Cronstadt, la catastrophe de Saint-Gervais, les coulisses de l'Opéra, attiraient toujours beaucoup de monde, aussi bien que la galerie de la Révolution et les célébrités du crime.

La vérité, le naturel avec lesquels ces scènes sont représentées en font une des attractions les plus instructives, les plus intéressantes de tout Paris, on peut même dire, sans trop d'orgueil national, du monde entier ; car le musée Grévin est une tentative artistique des plus réussies qui existent.

Peu à peu, les tables se garnissaient de consommateurs, et la belle jeune fille se montra effarouchée de ce bruit et de ce mouvement si près d'elle.

— Viens, Diane, allons nous en, fit l'autre dame en s'appropriant à partir.

Semblant avec peine sortir de son rêve, la jeune fille se leva lentement avec un soupir de regret et se laissa couvrir de sa mante par la mère attentive.

Mais ce soir-là, le beau violoniste déposa à la hâte son instrument, non sans avoir échangé un regard d'intelligence avec le chef d'orchestre, — un ami, — et s'engagea résolument sur les pas des deux inconnues.

Sur le boulevard, les deux dames montaient en voiture en jetant leur adresse au cocher : avenue Marceau, 44.

Le Hongrois savait ce qu'il voulait. Il entra dans le musée et acheva sa soirée, comme d'habitude.

Le lendemain, il ne manqua pas d'aller avenue Marceau et, là, il apprit que la belle personne qui occupait sa pensée était la fille unique du riche banquier Dorimond, qu'elle était passionnée pour la musique, allait régulièrement à l'Opéra et suivait les principaux concerts de Paris.

— Ah ! se dit le musicien déconcerté, c'est une mélomane, ce n'est donc pas ma personne qu'elle a remarqué, c'est mon coup d'archet qui la captive.

Et une tristesse soudaine l'envahit.

Il revit en imagination la belle créature qui venait si souvent l'écouter, et il se prit à regretter que ce ne fut pas lui qui eût fixé son attention.

Depuis ce moment, l'artiste ne vécut que dans l'attente de la bienheureuse visite des deux dames.

II

L'hôtel Dorimond se parait pour recevoir ses invités. Partout des plantes rares, des fleurs de serre parfumées, éclatantes de fraîcheur.

Dans le grand salon, une estrade était masquée par des arbustes et des tentures de prix.

Le soleil, — un soleil d'hiver, — pâle et tiède, blondissait les feuillages, courait en lignes capricieuses sur les grands cadres d'or des tableaux, faisait vivre les paysages de Corot, les paysans de Millet et de délicieuses aquarelles de Madeleine Lemaire.

Les grandes fenêtres étincelaient sous des paillettes dorées.

C'était un mardi. Ce jour avait été choisi pour la signature du contrat de mariage de Diane Dorimond et de Paul Langer, le célèbre ingénieur que tout Paris connaît.

Rien ne devait manquer à cette réception, dont on parlerait certainement dans la chronique mondaine des grands journaux.

L'orchestre hongrois venait de prendre sa place derrière le rideau de verdure.

Une fantaisie de Diane, ces musiciens nomades, dont elle désirait entendre en ce jour la musique endiablée aux résonances étranges. Un caprice de fiancée auquel on avait cédé : le père, avec un mouvement d'impatience ; la mère, avec sa passivité ordinaire, triste et désespérée.

En venant dans cet hôtel où il n'aurait jamais osé penser pénétrer, Léonard, le beau violoniste, se disait intérieurement que cette invitation avait été faite surtout pour lui. En cela, il ne se trompait pas, mais il ignorait à quel genre de cérémonie il avait été convié.

Depuis quelque temps, mademoiselle Dorimond avait pris un grand empire sur cet esprit exalté, et, voyant la jeune fille placée assez haut dans le monde, son amour, qu'il cachait à tous les yeux, se doublait du prestige du luxe et de la richesse.

Il entra donc beaucoup de vanité dans le culte qu'il avait voué à celle qui portait le nom de la belle déesse.

Les invités commençaient à arriver, madame Dorimond en robe montante de velours noir sur laquelle couraient des guirlandes de jais, très belle dans sa pâleur de marbre sous ses cheveux poudrés, voyait défiler devant elle les plus grands noms de la finance et de l'art et les accueillait avec son sourire résigné.

Peu de noblesse, quelques personnages en vue seulement de ceux qui, par leur position, étaient forcés d'avoir recours aux services du banquier.

Trente personnes au plus, triées sur le volet, devaient avoir l'honneur d'assister à cette fête intime.

— Mais où donc est la charmante fiancée ? que nous lui présentions nos hommages.

Ceci était dit par un groupe de messieurs impatients d'admirer la fille du banquier.

## MESURE DE PRÉCAUTION



Puisque la Crinolins arrive, c'est aux hommes à se protéger contre le danger qui les menace.